

L'adolescence : une expérience à deux



Nino Rizzo

Genève, le 28.Octobre.2014

L'adolescence : une expérience à deux

L'adolescence est un monde assurément fascinant de par la complexité à laquelle elle nous convie. Carrefour auquel se donnent rendez-vous le biologique, le psychique, le familial et le social en général, dans un jeu d'interrelations profondément imbriquées qui en rendent la lecture aussi difficile que passionnante.

Alors que le temps chronologique de ma propre adolescence est depuis longtemps révolu, alors qu'il m'a été donné aussi de vivre ou plutôt de traverser l'expérience de père d'adolescents et que je suis sorti plus ou moins indemne de ces deux aventures, j'ai par ailleurs récidivé et je persiste encore à roder dans le temps psychique de mon adolescence en m'occupant d'autres adolescents que moi-même et les miens : mes jeunes patients. Aujourd'hui je travaille, et j'aime travailler, avec des adolescents comme l'assassin a besoin de revenir sur les lieux de son crime.

Le fait d'avoir accompagné mes enfants dans leur traversée adolescente m'a entre autre permis de découvrir ... une grande évidence, une vérité qui était devant mes yeux depuis quelques décennies mais que je n'avais intégrée que superficiellement, aussi bien dans la lecture de ma propre histoire que dans ma pratique professionnelle : le fait que nous ne pouvons appréhender l'adolescent qu'à l'intérieur d'un cadre familial.

En paraphrasant Winnicott qui nous rappelle qu'un bébé n'existe pas en soi mais seulement en tant qu'élément constitutif de la dyade mère-enfant, j'avance l'idée que l'adolescent n'existe qu'à l'intérieur d'une famille. Qu'il s'agisse d'un groupe familial classique, composé d'un couple parental uni et d'un certain nombre d'enfants, ou d'un simple couple parent-adolescent, l'adolescence ne peut s'accomplir selon la complexité dont je parlais plus haut que s'il y a une coprésence adolescent-parent.

Le biologique donne certes le coup d'envoi du processus maturatif, mais le psychique ne peut se déployer dans toute sa richesse qu'à condition qu'il y ait un ou deux adultes en constante relation réelle et symbolique avec lui. En d'autres termes, un enfant accède à la capacité procréative à travers la croissance pubertaire, qui fait de lui un adulte sur le plan physique dans un laps de temps d'environ deux ans. Pour cela il n'a pas besoin d'une famille. En revanche, sa capacité d'aimer en tant qu'homme ou femme requiert un remaniement psychique profond que le biologique et le social à eux seuls ne suffisent pas à déterminer.

Jusque-là il n'y a rien de nouveau que les psychanalystes ne connaissent depuis le commencement même de leur discipline, car je suis tout simplement en train de parler du complexe d'Œdipe et de sa fonction structurante dans le développement psychique de l'être humain.

Or, j'aimerais souligner et visiter avec vous un aspect particulier de la vaste dynamique œdipienne, à savoir ce qui se joue dans la relation entre un adolescent et ses parents, en sachant qu'il y a un profond changement somato-psychique en cours chez le jeune, justement l'adolescence, mais qu'un autre important remaniement psychique et physique à la fois est en passe de s'accomplir chez ses parents dans une unité de temps et de lieu. Les sociologues, qui se sont occupés de ce phénomène étrangement bien avant les psychanalystes, l'ont appelé mitan ou mi-vie. Chronologiquement il se situe grosso-modo autour de la cinquantaine et donc en concomitance temporelle avec l'adolescence, qu'on peut situer plus ou moins entre douze et vingt ans.

Parents et enfants se retrouvent donc à naviguer dans le même bateau au moment où il s'agit de contourner le cap de l'adolescence, cap délicat et parfois périlleux. Apparemment, les adolescents sont en proue et déterminent la route à suivre pendant que les parents restent vigilants en poupe et vérifient que le voyage se déroule plus ou moins bien, en le recadrant parfois et en le modifiant franchement si nécessaire. Ce voyage est censé amener les enfants d'un lieu à un autre, du pays de l'enfance à celui des adultes, sous le contrôle et la bienveillance des parents.

Tout cela est fondamentalement vrai mais, comme je le disais plus haut, il ne recouvre qu'une partie de la réalité. En fait il n'y a pas un seul cap à franchir mais deux : celui de l'adolescence qui est traversé par des courants particulièrement visibles et violents, et celui du mitan, moins visible à l'œil nu et aux eaux apparemment moins turbulentes, mais tout autant important et délicat que le premier.

Par un choix délibéré, lié à mon souci de donner pour une fois la place aux parents, je ne m'attarderai pas ici sur le processus de l'adolescence que je donne pour connu et acquis, et j'essayerai plutôt de me centrer sur le jeu de miroirs qui s'installe entre les deux parties et la profonde interdépendance des uns par rapport aux autres.

Néanmoins, avant d'aborder la dynamique entre adolescents et parents, j'aimerais poser, en guise de rappel, quelques réflexions sur les uns et sur les autres.

D'abord, dire qu'on retrouve cette transition de l'enfance vers l'âge adulte dans toutes les cultures et les classes sociales, mais qu'en occident elle est particulièrement longue et laborieuse, et probablement davantage dans les milieux socio-économiques les plus aisés. Être aujourd'hui un homme ou une femme adulte est une affaire particulièrement complexe, qui exige un temps de préparation – justement le temps de l'adolescence – long, laborieux et plus incertain que jamais. C'est en gardant bien à l'esprit cette complexité que nous pourrions comprendre celle du mitan.

Ensuite, rappeler que le propre de ce travail de maturation est le processus d'imbrication et d'harmonisation entre le sexuel et le psychique, entre l'instinct et l'affect, tendant vers un équilibre qui laisse ses droits à l'animalité pulsionnelle et égocentrée, et toutes ses chances à une humanité tournée vers l'autre. C'est un vaste programme qui traverse l'existence humaine de l'enfance à la vieillesse et qui a comme moment fort l'adolescence.

Enfin que, pour accomplir ce travail évolutif, l'adolescent va utiliser différents lieux relationnels afin d'apprendre à se connaître et afin d'affiner ses compétences psychiques et sociales. La famille d'abord, où il pourra déverser et appréhender les parties de lui-même les plus violentes et les plus régressives à la fois, sûr d'une sorte d'impunité que son statut d'enfant lui donne. Ce sera l'occasion de l'apprentissage et de l'intégration de l'agressivité et des rudiments de la séduction. Et puis le groupe des pairs, sorte de gymnase où il pourra plus particulièrement élaborer son identité de genre : se sentir normal à l'intérieur d'un groupe, sûr qu'on est bien comme on est, c'est-à-dire comme les autres. Et, bien sûr, la relation d'amitié intime à l'intérieur du même sexe, relation homosensuelle, antichambre de l'amitié sensuelle et puis amoureuse avec l'autre sexe.

Dans une terminologie plus élaborée, nous dirions que l'adolescent va pouvoir étayer sa nouvelle palette émotionnelle, récemment enrichie par la croissance pubertaire, sur ses objets significatifs – les parents d'abord, mais aussi les amis et les partenaires amoureux – afin de pouvoir l'élaborer et l'intégrer ultérieurement. C'est précisément celle-ci la raison pour laquelle je disais qu'un adolescent sans parents ça n'existe pas : c'est l'étayage émotionnel de l'adolescent sur ses parents qui rend possible l'élaboration psychique dont il a besoin pour grandir. L'adolescence est une expérience à deux ou elle n'est pas.

Ce qui est important dans ce processus d'étayages multiples c'est qu'il va pouvoir se promener entre l'un et l'autre lieu, en léchant ici les blessures reçues là-bas, et en reconstituant à un endroit le narcissisme

malmené à un autre. Le fait même de pouvoir se déplacer d'un lieu psychique à un autre et de pouvoir ainsi soigner ses souffrances sans se sentir coupable de trahir qui que ce soit, lui confère une bien précieuse compétence dont il aura drôlement besoin ... 30-40 ans après, notamment lorsqu'il sera lui-même parent d'adolescent. Je fais référence ici à la liberté psychique et à l'espace psychique à l'intérieur duquel un être humain est capable de se mouvoir pour aller chercher les ressources internes dont il aura besoin tout au long de sa vie.

Une autre fondamentale conquête, à côté de cette mobilité psychique entre différents lieux relationnels, est la capacité que l'adolescent développe et acquiert peu à peu de se réfugier à l'intérieur de lui-même pour soigner ses blessures grâce au support de la famille, du groupe, du couple amical ou amoureux. Effectivement, ces différentes structures relationnelles ne soignent pas en soi les blessures que la vie inflige, mais elles offrent un lieu imaginaire, sorte de laboratoire intime, où l'adolescent vient panser, tout seul, ses blessures. J'appellerai cette espèce de laboratoire intime la « *position réflexive* ».

J'entends par là une attitude psychique, une position de l'esprit, caractérisée par une grande sensibilité et une réelle réceptivité face à ses mouvements psychiques les plus profonds. Concrètement, il s'agit d'une grande capacité à se laisser toucher par les événements externes en acceptant les émotions, elles internes, qui les accompagnent. C'est une attitude de réceptivité et non pas de passivité. Cet état provoque une inhibition de l'appareil moteur et une activation de l'appareil perceptif et associatif. Pendant que le second est très sollicité et fonctionne intensément, le premier est tenu sous contrôle, comme suspendu. Tandis que la tension psychique se déplace vers le monde interne des affects et des fantasmes, un certain retrait du monde externe se produit. Plus exactement, c'est la tendance à agir sur le monde externe qui est suspendue, le contact avec celui-ci étant maintenu complètement ouvert et adéquat.

C'est à l'intérieur de cette position réflexive que s'élabore le travail d'imbrication et d'harmonisation entre le psychique et le sexuel afin qu'advienne la psychosexualité humaine, là où s'effectue le processus d'alliage pulsionnel entre pulsion violente et pulsion sexuelle que l'être humain aura constamment besoin de revisiter et redéfinir tout au cours de sa vie après que l'adolescence en aura plus ou moins fixé son assise et sa structure.

Je situe cette position réflexive au croisement entre la fonction Alpha de Bion et la position dépressive de Mélanie Klein. Elle participe, me semble-t-il, d'un côté, de cette capacité éminemment régressive et créative à la fois à remettre ensemble la poussière de proto-éléments sensoriels et émotionnels éclatés ou tout simplement dispersés afin qu'ils commencent peu à peu à faire sens ; de l'autre côté, elle participerait de l'acquisition de l'objet entier et donc de la peur de le perdre, d'où le besoin et le soin que l'adolescent, notamment, mettra à le protéger et à le garder vivant.

Carla est une adolescente de 15 ans, adoptée en Amérique centrale à l'âge de 6 ans après de terribles mésaventures. Sa mère biologique est enceinte de 9 mois lorsqu'elle saute sur une mine anti-personnel et meurt en même temps que son mari. Le bébé sera extrait indemne du corps de sa génitrice et immédiatement placé dans un orphelinat de la région. Âgée de 4 ans, elle est confiée à une mère d'accueil dans l'attente qu'on lui trouve une famille d'adoption. Au bout d'un an elle est adoptée par un couple du même pays qui a déjà deux garçons un peu plus grands et qui souhaite avoir aussi une fillette. Après un an de cette première adoption intra-nationale les autorités sociales et juridiques compétentes retirent l'enfant de la famille adoptive et la remettent dans la précédente famille d'accueil. Il semble que Carla aurait été l'objet d'abus de la part des parents adoptifs, abus peu éclaircis par les autorités locales. Encore aujourd'hui ces abus restent comme enkystés dans l'esprit de Carla, qui çà et là les agite contre ses actuels parents adoptifs comme une sorte d'épouvantail impensable et innommable. Abus, abus. Carla sera finalement adoptée une deuxième fois par un couple suisse et, depuis l'âge de 6 ans, elle vie dans cette nouvelle cellule familiale.

Aujourd'hui elle vit une scolarité tout-à-fait bonne et une vie sociale plutôt satisfaisante, elle semble avoir bien intégré sa nouvelle vie familiale et sociale en général. Pourtant Carla est régulièrement sujette à avoir des accès de colère profondément violente et apparemment inexplicable à ses propres yeux et aux yeux de ses parents, et c'est pour cela qu'elle vient en consultation. Ces manifestations s'adressent en général à sa mère et ressemblent à des explosions venant d'un ailleurs enfoui et inatteignable, et surtout incompréhensible. En général, une fois l'éruption émotionnelle résorbée et le magma refroidi, mère et fille se retrouvent, chacune de son côté, sonnées, étourdies, bouleversées, ne comprenant pas bien ce qui vient de se passer entre les deux.

C'est là que Carla, ponctuellement, se retire pendant de longs moments dans sa chambre et pond des lettres déchirantes de douleur et de peur de perdre l'amour de ses parents qu'elle vient de blesser d'une façon aussi violente qu'incompréhensible.

C'est le retrait psychique dans cette position réflexive qui permet à Carla de reconstituer et remettre ensemble ces éléments sensoriels et émotionnels explosés et confusément épars afin que leur nouvelle mosaïque quelque peu recomposée redonne petit à petit sens à l'expérience traumatique qui vient d'être vécue. Par ailleurs, ce travail d'alphabétisation laisse émerger l'objet entier et par conséquent la peur de l'avoir à jamais détruit. Chez elle cette peur s'accompagne toujours d'un déchirant désir de réparation. Ces moments de retrait réflexif constituent sa manière de rester vivante.

Après ce détour du côté de la notion de position réflexive, cliniquement fondamentale à mon avis pour mieux comprendre le jeu de miroir entre adolescents et parents, je reviens à ceux-ci.

À l'adolescence, le corps avait sonné le glas du changement de statut psycho-social de l'enfance et là avait alors commencé le voyage vers le monde adulte. Le parcours avait été long et laborieux, la traversée parsemée de merveilleuses découvertes mais aussi de nombreuses peurs et angoisses, l'issue toujours probable mais jamais assurée d'avance ; enthousiasmes et appréhensions avaient été les fidèles compagnons de route de l'adolescent. Finalement, plus qu'un simple voyage ç'avait été une véritable aventure.

À la cinquantaine aussi le corps donne - un peu plus discrètement mais de façon clairement perceptible - le signal d'un nouveau processus qui commence. Chez la femme, le message est plus clair, péremptoire et violent que chez l'homme. La ménopause scande la fin de la longue phase reproductive et annonce d'autres chemins possibles pour sa sexualité. Va-t-elle se vivre maintenant comme foncièrement vidée de quelque chose d'essentiel et rester dans le registre du manque et de la dépression voire de la mélancolie? Va-t-elle plutôt pouvoir récupérer une sexualité plus libre et mieux affranchie de l'empreinte biologique? Evidemment, cette marque biologique a été longtemps le signe de la vie qui fluait en elle. Aujourd'hui il va falloir qu'elle transforme cette perte en opportunité d'autre chose, son vide en une nouvelle forme de plénitude.

Chez l'homme, les signaux avant-coureurs des changements qui s'approchent sont plus discrets : moins évidents dans leurs

manifestations, parfois plus épars dans le temps et moins marquants dans leurs traces somatiques, néanmoins présents et manifestes pour le bon entendeur.

De toute façon, femmes et hommes, parents et adolescents partent tous du même pied, hélas : celui du manque. Les premiers doivent réinvestir des corps qui ont perdu la fraîcheur de la jeunesse, des corps à la chair moins ferme et aux formes moins au goût de l'esthétique dominante ; les seconds doivent apprendre à vivre avec ces corps qui ont perdu la transparente virginité de l'enfance et qui sont maintenant tâchés du sang et des autres traces de l'animalité qui les habite. Sur le plan de la stricte sexualité, les adolescents vont vers le mieux, à moins qu'ils n'aient des corps marqués par le handicap ; pour leurs parents les perspectives peuvent paraître moins réjouissantes – et on les comprend !

L'alchimie pulsionnelle qui sous-tend les réaménagements psychiques et relationnels de la mi-vie se joue, encore une fois, à travers les mêmes règles et les mêmes aléas de la pulsionnalité sexuelle adolescente. À présent, les acteurs sont les mêmes, avec trente ans de plus. L'histoire qui se joue est la suite du précédent épisode – après une sorte d'entracte ou de latence. Le théâtre est foncièrement identique : le processus d'imbrication et d'harmonisation entre les instincts (sexuels et violents) et les émotions, entre l'animalité innée (la violence fondamentale de Jean Bergeret) et l'humanité acquise à travers la culture. Le travail d'élaboration comporte un investissement psychique considérable, parfois trop difficile à fournir ; il laisse néanmoins entrevoir devant soi la perspective de longues et belles années à vivre avant d'aborder la vieillesse, qui peut elle aussi être une riche étape de la vie, si la précédente, celle du mitan, s'est bien passée.

Néanmoins, femmes et hommes autour de la cinquantaine ont besoin de faire une sorte de révision de fond de leur alchimie pulsionnelle. Pour les unes, la maternité a peut-être fait oublier les bienfaits d'une saine et riche sexualité, qui aujourd'hui a besoin d'être dépoussiérée et réactivée ; pour les autres, un hyper-activisme professionnel ou social a fait oublier le plaisir d'être à deux, qui exige maintenant d'être à nouveau apprivoisé et réinvesti.

La psychosexualité adulte est peut-être le domaine dans lequel l'imbrication pulsionnelle entre instincts et émotions est la plus difficile à atteindre, là où l'équilibre entre les deux composantes est le plus instable et fragile, où il faut à chaque fois recréer le bon dosage entre les instincts sexuels et violents d'un côté et la capacité d'aimer de l'autre. L'acte sexuel

et la vie amoureuse en général imposent la présence simultanée de la violence fondamentale, avec ce qu'elle a de plus tyrannique et animal, et de la capacité de s'abandonner au plaisir, avec ce qu'elle a de plus oblatif et profondément humain. D'un côté, l'envie de prendre brutalement possession de l'autre ; de l'autre côté, le plaisir infini et confiant de s'abandonner à l'autre.

Pour pouvoir suffisamment bien aboutir dans la tâche de cet alliage pulsionnel avant d'entrer de plein pied dans la vie adulte, l'adolescent avait dû apprendre à apprivoiser à l'intérieur de lui ces deux choses – terrifiantes, si elles sont prises isolément – que sont justement la pulsion violente et l'abandon au plaisir, avec au bout la peur de tuer et, à l'autre extrême, la peur de mourir. Au moment de s'engager dans des projets de couple et de parentalité, le jeune a dû sentir que ce travail psychique était suffisamment avancé pour qu'il puisse s'y aventurer.

Aujourd'hui le parent autour de la cinquantaine, face à l'indécemment spectaculaire de ses enfants qui s'élancent vers la vie pleins d'enthousiasme et de promesses, doit refaire son bilan existentiel de fond en comble en allant revisiter sa sexualité enfantine et adolescente, ses rêves et projets de jeunesse, ses succès et ses conquêtes et, surtout, les blessures qu'il a eu le temps d'accumuler en cours de route.

Une famille d'adolescents ressemble étonnamment à un aéroport où il y a des passagers qui se préparent à décoller et d'autres qui vont atterrir. Or, ce sont bien le décollage et l'atterrissage les étapes les plus délicates et dangereuses du voyage, c'est là qu'on redresse le siège et on attache la ceinture, c'est là qu'on est le plus secoué, c'est peut-être là qu'on est le plus excité à l'idée de partir ou d'arriver, allez savoir.

Quoiqu'il en soit, les deux mouvements sont intimement liés l'un à l'autre : le décollage des uns ne peut en aucun cas se dérouler dans de bonnes conditions si l'atterrissage des autres ne s'est pas bien passé. L'adolescent ne peut certes pas s'aventurer dans la traversée qui l'amènera au pays des adultes s'il sent ses parents déprimés d'avoir dû se poser dans le monde de la réalité qui les attend, la réalité de la finitude. Si le parent n'est pas en paix avec cette nouvelle étape de son existence, l'adolescent ne sera pas en paix dans l'aventure qui l'attend. L'équation est linéaire, simple, incontournable.

Et pourtant, ce hall d'aéroport qu'est la famille d'adolescents constitue aussi une prodigieuse occasion de rencontre entre parents et enfants, l'opportunité de se retrouver profondément avant le départ des

uns et des autres vers leurs chemins différents et opposés. C'est probablement même la dernière grande occasion de rencontre avant la grande séparation.

***Eloïse** a 17 ans, presque 18, lorsqu'elle arrive pour la première fois à mon cabinet : elle ne sait pas très bien pourquoi elle vient me voir, c'est son psychiatre qui lui a donné mon nom, lui expliquant que probablement je saurais mieux l'aider dans ses difficultés.*

Ses difficultés ce sont ses crises d'hyperventilation qu'elle a parfois lors de situations qui l'angoissent de façon particulière : lors d'examens, de rencontres avec des garçons, de tensions avec son copain, etc. Cela fait d'ailleurs peu de temps qu'elle les vit : dans un premier temps son psychiatre lui avait donné deux sortes de médicaments qui avaient bien tenu la route (un anxiolytique et un placebo, comme mon collègue m'avait dit). Ensuite, les crises se répétant, il lui avait proposé de venir en discuter avec moi.

Eloïse suit sa scolarité post-obligatoire avec des résultats moyens et en tout cas suffisants. Elle envisage des études pour devenir assistante sociale, une idée très claire dans son esprit. À vrai dire, elle est pleine d'idées claires, c'est une de ces jeunes dont on dirait à coup sûr : « Elle sait ce qu'elle se veut. » Elle a eu un certain nombre de flirts et de relations amoureuses mais c'est toujours elle qui a décidé quand la relation se terminait. En fait, elle reconnaît n'avoir jamais été véritablement amoureuse d'un garçon, alors qu'à plusieurs reprises des garçons l'ont été d'elle.

Dernièrement, son « meilleur ami » qui avait été jusque-là son parfait confident, un garçon doux et bien attentionné envers elle, sorte de présence significative et déterminante dans son équilibre personnel, a commencé à lui exprimer ses sentiments amoureux, ce qui l'a beaucoup déstabilisée et contrariée. Elle a eu très peur de se lancer dans cette relation et a longtemps hésité. Elle a craint qu'à un certain moment elle ne veuille plus de la relation et qu'elle finisse par perdre à la fois le « meilleur ami » et le « petit copain ». Le risque était trop grand.

Lui, en revanche, qui pourtant n'avait jamais donné l'impression d'être quelqu'un de déterminé et sûr de lui, semblait être certain de ses sentiments pour elle. Les rôles s'étaient comme inversés. Elle en était troublée.

C'est dans ce contexte émotionnel qu'elle avait pris le courage de lui dire « oui », et c'est peu après le début de cette relation amoureuse

qu'elle avait commencé à avoir des crises d'hyperventilation. Puisqu'elle vient de me raconter, entre autre, qu'elle est en train de prendre des cours théoriques pour le permis de conduire – qu'elle veut absolument obtenir dès le début de ses 18 ans « pour être indépendante » -, je lui demande si elle sait comment réagit un moteur de voiture lorsqu'il « chauffe » trop. Elle ne sait pas ; je lui dis alors qu'il se met à s'auto-ventiler pour faire baisser la température générale : il fait de l'hyperventilation, lui dis-je, et au bout de quelques minutes un peu bruyantes le moteur retrouve une température plus proche de la normale et l'hyperventilation s'arrête toute seule. Elle saisit évidemment quelque chose d'elle-même et me sourit comme si elle venait de faire une importante découverte. Notre travail a alors consisté à essayer de comprendre pourquoi son moteur psychique se met à « chauffer » de façon excessive lorsqu'elle se trouve dans des situations affectivement intenses.

Son besoin de garder le contrôle sur ses émotions, la peur panique de lâcher prise sur ses affects d'attachement, sa profonde ambivalence entre son besoin d'être aimée et sa peur d'être emprisonnée par l'amour de l'autre, sa peur de l'abandon et d'autres affects reliés à ce complexe émotionnel sont les points de travail qui ont jalonné notre parcours thérapeutique, somme toute relativement court. Lorsqu'Eloïse a terminé son traitement, elle vivait assez tranquillement sa relation de couple depuis un an, ses études allaient bien, et par rapport à ses crises elle avait acquis une attitude de relative tranquillité : bien que n'en ayant pas eu depuis quelques temps, elle savait qu'en cas de récurrence elle n'allait plus paniquer et qu'elle allait pouvoir se centrer sur elle-même et se détendre au lieu d'entrer dans une spirale d'angoisses.

Or, une autre chose très importante avait changé dans sa vie, petit à petit, tout au long de sa thérapie. C'est d'ailleurs ce changement-là qui me permettait de penser avec certitude que l'évolution d'Eloïse quant à ses crises d'hyperventilation ne relevait pas d'un processus superficiel (simple apprentissage à contrôler sa respiration, par exemple) mais était plutôt le résultat d'un réaménagement psychique personnel et familial profond.

Eloïse avait toujours eu une relation froide et distante avec sa propre mère, celle-ci ayant toujours eu de son côté une relation froide et pleine de rivalité avec sa mère à elle, toujours vivante. Eloïse m'avait expliqué que probablement cette froideur de sa mère envers sa propre mère à elle et ensuite avec sa fille, Eloïse, était due à la douloureuse expérience de séparation que la mère avait vécue dans sa toute première

enfance. Les grands-parents, récemment immigrés en Suisse depuis l'Espagne, avaient dû laisser leur bébé, la maman d'Eloïse, dans leur pays d'origine auprès de la grand-mère maternelle pendant environ trois ans, avant de pouvoir enfin la reprendre avec eux. La mère d'Eloïse parlait parfois de cette expérience enfantine et, de toute évidence, Eloïse sentait que la blessure restait ouverte et douloureuse.

En revanche, la relation d'Eloïse avec son papa avait été très affectueuse depuis sa plus tendre enfance : c'était lui qui la cajolait, la câlinait, la prenait plus facilement dans ses bras, et elle se laissait faire avec confiance et plaisir. Vers ses 12-13 ans, au moment de son entrée en adolescence, les choses avaient brusquement changé : elle ne se sentait plus à l'aise avec son père, et la distance avec sa mère s'était faite plus marquée. Elle en venait à se retrouver dans un état de relatif isolement au sein de la famille.

Eloïse est en grande souffrance au moment où elle entre en adolescence. Elle ne peut plus vivre cette proximité affective avec son père à cause de la sexualité adulte qui est en passe de s'installer dans son corps et dans son esprit. Par ailleurs, elle ne peut pas s'inventer du jour au lendemain une intimité physique et émotionnelle qui n'a jamais existé avec sa mère. Elle part en avant dans la vie adolescente et vit ses premiers émois de jeune fille avec un profond besoin de contrôler ses émotions : elle passe facilement d'un flirt à l'autre sans se laisser « toucher ». Elle peut expérimenter le désir des garçons pour elle, se rendre compte qu'elle est jolie et attrayante aux yeux des autres. Elle peut aussi sentir son désir pour les garçons mais elle ne se laisse pas le droit d'aller « trop loin » : c'est seulement avec son dernier partenaire qu'elle se laisse aller à vivre l'amour dans sa double dimension sexuelle et affective.

Dès le début du traitement, Eloïse commence à se rapprocher timidement de sa mère et celle-ci semble être mue par le même désir. Les deux commencent à se parler : la fille de ses peurs et de son désir face à l'attachement qu'elle vit avec son petit copain, la mère de son passé d'enfant abandonnée et blessée ; l'une manifeste son besoin d'être accompagnée et protégée dans son délicat chemin pour devenir femme, l'autre semble n'attendre que de pouvoir accompagner sa fille sur ce chemin initiatique qu'elle avait probablement dû faire seule et mal elle-même, lorsqu'elle s'était retrouvée adolescente avec une mère qu'elle ressentait davantage comme une rivale que comme une alliée.

La fille retrouvait enfin la mère qu'elle n'avait pas sentie près d'elle pendant son enfance, la mère pouvait enfin donner à sa fille l'amour

qu'elle n'avait pu lui manifester quand celle-ci était un bébé. Ce que sa mère savait à la naissance d'Eloïse, c'était que les enfants on les fait et puis on les abandonne pour les reprendre seulement quelques années après – sans aucune garantie, hélas, de « se rencontrer » véritablement. Se retrouver donc avec un bébé dans les bras, et devoir l'aimer, était du « jamais vu » pour elle. Elle avait donc « abandonné » sa fille à son mari, comme sa mère l'avait abandonnée, bébé, à sa propre mère en Espagne ; mais dans ce dernier cas les retrouvailles entre mère et fille n'avaient pas eu lieu : ni à trois ans, ni à l'adolescence de la fille, ni au moment où la fille était devenue mère à son tour.

Aujourd'hui, le même destin se rejoue à une génération d'écart : va-t-il y avoir une possibilité de retrouvailles entre cette mère, ex-enfant abandonnée, qui n'a pas pu investir et aimer son enfant tout petit, et cette adolescente « abandonnée » qui a rejeté à son tour sa propre mère pour survivre psychiquement ?

C'est justement l'entrée en adolescence d'Eloïse, avec tout son lot de solitude et de souffrance – héritage trans-générationnel – qui a offert l'opportunité d'une réelle rencontre mère-fille et d'un changement des destins féminins et maternels dans cette famille. Plus précisément, c'est la somatisation de sa souffrance, à travers les crises d'hyperventilation, qui va permettre de crier et de faire entendre, à qui veut bien l'entendre, un malaise qui s'est installé dans la relation entre mère et fille et dans la chair même de cette dernière, et qui en réalité dure en tout cas depuis deux générations.

De toute évidence, le cri du corps a été entendu par la fille et par sa mère. La rencontre, suspendue depuis dix-huit ans, a enfin eu lieu. L'adolescence d'Eloïse a constitué pour la mère une prodigieuse occasion pour rencontrer certes sa fille et réparer sa propre maternité jusque-là amputée, mais probablement aussi pour se mettre enfin en contact avec cette enfant abandonnée au fond d'elle-même qui attendait d'être reconnue. Là c'est le corps d'Eloïse qui s'est fait porte-parole d'une souffrance trans-générationnelle.

Le corps, justement, est l'invité d'honneur dans le théâtre croisé de l'adolescence et du mitan. Que l'adolescent délègue au soma la tâche d'exprimer sa difficulté à grandir à travers les innombrables variations qui lui sont propres on le savait déjà : scarifications, toxicomanies, alcoolisme, conduites à risque, passages à l'acte plus ou moins dangereuses et suicides sont le triste pain quotidien de ceux parmi nous qui travaillent avec cette population. Mais le corps est aussi le point le plus

vulnérable de beaucoup de cinquantenaires, souvent parents d'adolescents ou de jeunes adultes, qui n'arrivent plus à soutenir la délicate transition du mitan. Les accidents cardiovasculaires et d'autres formes apparemment anodines ou anonymes de maladies physiques, sans parler des suicides de cette tranche d'âge, constituent de puissants cris d'alerte de la souffrance qui accompagne souvent cette étape de la vie.

Parents et adolescents se rencontrent aussi sur d'autres terrains que le somatique.

Dans le domaine professionnel les uns et les autres sont confrontés à des formes d'insécurité, différentes certes mais également déstabilisantes. Alors que les premiers s'élancent vers un futur de plus en plus compétitif et de moins en moins certain entre enthousiasme face au nouveau et angoisse de l'inconnu, les autres s'accrochent souvent à ce qu'ils ont tant bien que mal acquis, conscients qu'un crash professionnel à leur âge pourrait être fatal. Les uns sur la ligne du départ, les autres s'approchant de la ligne d'arrivée. Temps de projets pour les premiers, temps de bilans pour les seconds. Temps d'appréhension et d'angoisse pour les uns et pour les autres, de toute façon.

Le schéma est fondamentalement identique sur le plan amoureux. Les adolescents partent à la découverte du vaste continent de la psychosexualité concrètement partagée avec un autre, peu à peu ils en découvrent les merveilles et les désenchantements, le sublime bonheur et les profondes blessures et pas à pas ils apprennent à y survivre et à y vivre. Rêves et angoisses se côtoient tout au long du chemin. A l'autre bout de la chaîne familiale, pères et mères font leurs bilans : « Qu'avons-nous fait de nos rêves de jeunesse, de nos promesses et de nos projets ? Et, surtout, qu'allons-nous faire de ce qui nous reste à vivre ? Essayer de rallumer le feu du couple ou aller chercher le feu sacré ailleurs ? Et si on s'y brûle ? A nos âges les brûlures sont plus profondes et peuvent endommager davantage ! ». De ce côté-ci, faut-il l'avouer, les perspectives sont souvent moins reluisantes, et c'est compréhensible. Par ailleurs, c'est lorsque ces femmes et hommes du mitan repartent intrépides et pleins d'enthousiasme vers de nouvelles aventures se prenant pour d'éternels ados qu'on est en droit de craindre, souvent, le pire.

Ce qui est justement paradoxal à cette époque c'est que le pire côtoie le meilleur, je veux dire que l'un et l'autre sont possibles.

En guise de conclusion, j'aimerais vous soumettre deux réflexions.

Dans nos cultures occidentales nous avons intégré l'idée, à travers nos langages, selon laquelle dans cette croisée intergénérationnelle les uns seraient en passe de vivre un processus évolutif alors que les autres l'auraient déjà traversé. D'un côté donc les *adolescents*, décrits avec le participe présent de *adolescere/grandir*, et de l'autre côté les *adultes*, c'est-à-dire ceux et celles qui auraient accompli leur processus maturationnel, ainsi que le participe passé du même verbe le suggère.

Il y a certes du vrai et du fondamental dans ce départage de la réalité, mais cette part de vrai n'est synonyme ni de définitif ni de figé. Pour qu'il y ait rencontre entre deux êtres humains – et tel est le cas entre l'adolescent et ses parents – il faut à la fois que chacun des deux tienne et défende sa position face à l'autre, mais il faut aussi que chacun soit prêt à revoir cette même position et éventuellement à grandir à l'intérieur de celle-ci sans peur de la perdre ni de se perdre. C'est, à mon avis, la condition et le défi de la rencontre parents-adolescents.

Dernièrement la langue française, ou plutôt son jargon psychosocial, a accueilli le néologisme « *adulescent* » pour essayer de rendre compte d'une réalité bien plus complexe que le dualisme adulte-adolescent voudrait le faire croire. Le résultat vaut ce qu'il vaut, l'intention est certes intéressante.

Dans notre culture psychanalytique – c'est là ma seconde réflexion – nous décrivons de façon fondamentalement similaire la rencontre entre l'analysant et l'analysé qu'est l'analyste. Il y a, dans cette dichotomie sémantique, quelque chose de fondamental et de vrai : le premier se lance dans une expérience nouvelle et unique, la cure psychanalytique, alors que l'autre a déjà vécu cette aventure, et l'a même poursuivie avec tout un autre parcours formatif complémentaire. Mais, pour qu'il y ait une véritable rencontre entre les deux partenaires, je veux dire une rencontre vraie et fertile pour les deux, ne faut-il pas que l'analysé lui aussi se mette – j'allais dire s'allonge – dans cette position psychique réflexive qui lui permette de revisiter le plus profondément possible sa place de femme ou homme psychanalyste afin de pouvoir continuer de grandir à l'intérieur de lui-même et de rencontrer l'autre ?

En tout cas, à l'adolescence c'est, me semble-t-il, le cas

Genève, le 28.Octobre.2014